Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 60 (1950-1951)
Heft: 9

Rubrik: Croix-Rouge de la jeunesse

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Croix-Rouge de la jeunesse

Une «junior» visite le Rayon de Soleil de Cannes

De nombreux enfants de Cannes, orphelins ou de familles nécessiteuses, parmi lesquels une quarantaine d'enfants du Rayon de Soleil, ont été reçus cet été en Suisse par des familles ou dans des homes. Les voici à leur retour à Cannes, le 21 septembre, après un heureux séjour de deux mois dans notre pays.

Au cours d'un récent séjour à Cannes, j'ai eu l'occasion de visiter ce home d'enfants pour lequel, avec ma classe, j'avais envoyé plusieurs vêtements. Le «Rayon de soleil» de Cannes est bien réellement le rayon de soleil des centaines d'enfants sans familles recueillis grâce à l'inlassable dévouement de M. et Mme Fort, les directeurs. La maison est située à quelques kilomètres de Cannes à flanc de coteau et dominant la mer. C'est une grande villa au milieu d'un vaste jardin.

Dès mon arrivée, je suis introduite dans le bureau du directeur qui présente un aspect assez inattendu. Il est rempli d'enfants, les uns juchés sur les meubles, un autre à quatre pattes sur le sol tenant au bout d'une ficelle un chat minuscule à moitié étranglé.

«Papa est absent, mais maman est là», me disent-ils. Je leur demande avec intérêt: «Vous êtes tous les enfants de M. et Mme Fort?»

«Oh! non, pas tous, réplique l'un des garçons.» Et j'apprends que M. et Mme Fort ont six enfants à eux, mais que chaque enfant les appelle papa et maman.

En l'absence de M. Fort, c'est Mme Fort qui me reçut le plus aimablement du monde: «Ah vous venez de Genève! Nous avons reçu de chez vous 21 caisses d'effets divers»...

— Justement, je serais très heureuse de voir ce qu'ils sont devenus.

Nous montons l'escalier et je lui demande:

— En somme quel genre de bébés recueillez-vous?

— Les bébés abandonnés, orphelins et ceux dont les parents sont déchus du pouvoir paternel.

— Déchus du pouvoir paternel?

— Oui, des parents qui ne sont pas capables d'élever leurs enfants ou qui les maltraitent.

— Et alors, on peut les adopter à partir de ce moment?

— Pas tous. La mère qui abandonne son bébé peut le reprendre pendant un délai de réflexion. Après quoi seulement, l'enfant est adoptable.

— Vous n'avez que des bébés?

— Oh non, certains bébés sont adoptés, mais d'autres nous restent et grandissent ici. Nous avons notre propre école et plusieurs de nos adolescents vont en apprentissage à Cannes. Tenez, nous voilà arrivées à l'étage des touts petits. Voyez, nous les avons séparés, chacun dans une chambrette à cause des microbes. Comme vous voyez, ils ont tous leur petit lit, leur table, leur balance.

En regardant à travers la porte vitrée, j'aperçois un bébé qui me paraît spécialement délicat.

— Celui-ci, me dit Mme Fort, nous a causé beaucoup de soucis à cause de sa santé. Mais maintenant, heureusement, il est tout à fait hors d'affaire. En me disant cela son regard rayonne autant que si elle avait été sa propre mère.

Plus loin, nous nous arrêtons devant un bébé dont les yeux fixes et hagards démontrent qu'il n'est pas normal.

— Pauvre petit, soupire la directrice.

Arrivée à l'étage supérieur, Mme Fort ouvre une porte et j'entre dans une grande chambre où reposent six bambins de sept à huit mois. Je m'approche d'un poupon qui me tend les bras.

— Tiens, fait ma compagne, celui-ci, quand il nous est venu, était très sauvage. Il a bien changé.

Le lit suivant contient un ravissant petit négrillon qui nous sourit.

— Il vient d'être adopté, ajoute Mme Fort.

Les autres bébés paraissent tous paisibles et heureux.

Je ne décrirai pas les autres pièces, car elles sont pareilles à la première. L'étage d'en haut est occupé par les chambres des grands, arrangées avec beaucoup de goût.

Il me semble parfois être dans une véritable fourmilière. Des enfants émergent de chaque pièce; des petites filles jouent à la poupée, des garçons se poursuivent. Mais tous ont l'air d'aimer énormément leur «maman».

— Que d'enfants, dis-je.

— Oh! oui, 85, pour le moment. Il en vient, il en part continuellement.

— 85, mais c'est fantastique! Oh, madame, comme je vous admire. Quelle vie de sacrifice!

Mme Fort a un joli petit rire.

— Vous êtes gentille, me dit-elle, mais tout le monde nous aide. Tenez, je peux vous citer quelques passages d'une lettre.

Et Mme Fort me lit ce message reçu de Suisse:

J'ai entendu aujourd'hui votre appel à la radio de Sottens (cet appel demandait deux familles, pour recevoir un enfant durant les vacances; 68 répondirent) *au sujet des petits enfants n'ayant pas encore trouvé de familles pour les accueillir en Suisse. J'ai déjà cinq enfants; mais si vous n'avez personne, je veux bien me charger d'un autre. Si possible, je préférerais une petite fille; l'âge m'est égal. Nous sommes de confession protestante, mais la religion du petit ou de la petite n'a rien à voir avec cela. Mon mari est ouvrier; donc une bouche de plus à nourrir et nous n'y verrons rien. Quant aux habits, je ferai mon possible pour qu'elle ne manque de rien. Je trouve que l'on peut aussi un peu se priver pour ces pauvres petits déshérités.*

— Et de tous côtés, ajoute Mme Fort, nous recevons des dons importants. Que ferions-nous sans cela?

C'est égal; je pense que nous devons aider dans la mesure du possible, nous petits Suisses heureux et choyés, ces enfants déshérités et ces personnes au grand cœur, au dévouement incroyable.

Francine Walter.

Cet été, des camps de jeunes sont venus en aide aux victimes des avalanches

Au camp de Sulsana

PAR JEAN MAHYERE

Voici bientôt trois semaines que nous travaillons dans ce hameau de l'Engadine, et le camp est près de finir. Les trois équipes, chacune forte de huit garçons, viennent de partir, à 7 heures comme d'habitude. Deux travaillent à la route, longue de 2 km environ, qui conduit de Sulsana à Capella. Les gars l'élargissent, coupent les tournants, arrachent les rochers qui la bordent, afin que le chasse-neige de l'aérodrome de Samaden puisse y passer cet hiver sans danger de s'y briser. Ainsi les habitants pourront-ils rapidement évacuer leurs maisons si le danger menace de nouveau. De toutes façons la route ouverte leur rendra service pour aller à S-chanf où à Zernez sans qu'ils soient obligés d'exécuter la première partie du trajet en traîneau et la seconde en char, devant transporter le chargement d'un véhicule à l'autre.

Ces deux équipes aiment leur chantier — chaque soir elles peuvent constater de combien de mètres elles ont avancé —, mais la troisième dont c'est le tour de travailler aujourd'hui dans un champ, remplit une tâche plus ingrate. Tant qu'il a fallu débiter et rouler

des troncs, utiliser la scie et la hache, les garçons l'ont fait joyeusement. Mais maintenant que les troncs sont au bord du chemin, que les grosses pierres sont entassées, ce sont les râteaux, les fourches et les brouettes que l'on manie. Il faut avoir ratissé soi-même une prairie pour savoir quelle quantité incroyable de cailloux, de branches et de mottes laissées par l'avalanche on retire de l'herbe. A la fin du jour, l'aire nettoyée — où le paysan pourra faucher de nouveau l'an prochain, semble dérisoire par sa petitesse. Et la vue du champ où restent encore, pour l'éternité, des tas de pierres, et des souches immenses qui attendent qu'on les fasse sauter, ne réjouit pas le cœur des garçons fatigués.

La direction de ce camp est assurée par la Fédération des Eclaireurs suisses. Je l'ai reprise d'un camarade de Genève, que des Neuchâtelois ont précédé au mois d'août. J'ai avec moi huit routiers genevois (sept routiers de Fribourg ont fini leur période la semaine passée), sept étudiants allemands, six Français, deux Anglais et un Suédois. La plupart ont de 18 à 23 ans. Deux petites institutrices suisses-allemandes nous font, avec amour, une excellente cuisine. Personne ici n'est payé pour son travail (42 heures par semaine), mais nous sommes logés chez un paysan, nourris, et nous avons voyagé gratuitement, les étrangers depuis la frontière. En outre, ceux-ci ont été et seront reçus trois jours avant et à la fin du camp, dans des familles suisses de Bâle et de Schaffhouse. Nous nous entendons tous très bien. Personne ne s'est étonné, samedi, de voir un Français et un Allemand (pour se comprendre ils doivent parler anglais) partir ensemble en auto-stop pour la Haute-Engadine. Ce jour-là je suis allé avec 17 participants du camp dans le Parc national, où nous avons passé sous le soleil, un excellent week-end.

C'est le contact avec la population locale qui, somme toute, me satisfait le moins. Nous entretenons d'excellentes relations avec le président de la commune, mais les habitants du hameau ne causent guère. Sans doute n'ont-ils jamais été loquaces, mais le malheur semble les avoir durcis encore. Les griefs qu'ils pouvaient avoir les uns envers les autres, ou d'un village à l'autre, ne sont que plus forts maintenant. Enfin, en dépit de sa réticence habituelle, un jeune paysan m'a pourtant dit hier soir qu'il était fâché de